

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1899)  
**Heft:** 71

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-248853>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TÉLÉPHONE

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

Pays du dimanche

à

Porrentruy

TÉLÉPHONE

## DU DIMANCHE

LE PAYS 27<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27<sup>me</sup> année LE PAYS

### Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

#### Entrée en campagne.

On donna l'ordre de la marche au pas de route, l'arme à volonté. Toute la division s'ébranle, le 37<sup>e</sup> en tête. Bientôt nous traversons une forêt d'assez grande étendue, quand un violent orage vient nous surprendre. Le tonnerre grondait avec force, les éclairs brillaient, une obscurité alarmante régnait autour de nous, car à peine voyait-on pour poser le pied. Je remarquais sur notre droite à la lueur des feux du ciel. L'Empereur environné de maréchaux... de généraux, dont les décorations contrastaient singulièrement avec ce majestueux spectacle, que le divin créateur dirigeait de sa main puissante; les éléments en rumeur, mon âme était éprise d'un changement aussi subit qu'inattendu.

Sur le soir, le temps se calma. Nous passâmes devant quelques luttes isolées, dans l'intérieur desquelles on voyait des cuirassiers du 8<sup>e</sup> régiment blessés, et luttant contre la mort; nous allâmes prendre position au coin d'un bois de sapin à un quart de lieue plus loin.

On mit la marmite sur le feu; elle contenait des petites poires sèches, je ne savais trop de quelle part venait ce frugal repas. Après avoir mangé, je m'enveloppai de mon sac et dormis d'un profond sommeil.

Le lendemain, les camarades de me dire: « Grand conscrit, c'est ainsi qu'ils me dénommaient) viens avec nous apprendre la manière

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 1

### Par une nuit d'hiver

Il fait froid, car on est en décembre, noir, car là-bas, dans la bourgade, neuf coups résonnent dans le clocher d'ardoises. Ils s'entendent lointains, vagues, au fond de la mesure basse, au carrefour des deux routes, dans la campagne déjà.

Autrefois, c'était un coucou sculpté qui chantait les heures dans la grande chambre de la maison joyeuse, entre le lit de noyer à colonnes, le berceau recouvert de cotonnade fleurie, le vaisselier aux faïences rouges et bleues, les belles images. Il était joli comme un rayon

« re de se procurer de quoi pouvoir vivre, « puisque, à ce qu'il paraît, tout est à la merci « des lurons. »

Et en effet les autorités locales, prises à l'improviste, avaient été hors d'état d'organiser aucun moyen d'approvisionnement.

Je les suivis donc, et dans la soirée je rentrais accablé sous le poids d'une demi-douzaine d'oies, de poules, que je me dépêchais de déplumer: on faisait d'abord les parts de nos officiers, comme de juste et de raison.

J'étais devenu en peu de temps un habile pourvoyeur, car dans mes excursions par monts et par vaux, je rapportais toujours des provisions.

Les premiers jours, nous rencontrâmes sur le grand chemin un cadavre nu qui laissait voir toutes les veines de son corps, ayant perdu tout son sang: « Regarde-le bien, me disaient les anciens, car tu iras bientôt le rejoindre! » on riait de ces ridicules plaisanteries.

J'avais pu remarquer aussi dans les vastes prairies que nous parcourions, de petites éminences sur le terrain décelant des caves souterraines; une petite planche imperceptible servant de porte d'entrée, masquait parfaitement ce lieu; on l'enfonçait d'un coup de crosse. Une fois dedans, j'y trouvai des bouteilles que je me mis à remplir; alors j'en avais de suspendues autour de mon cou au moyen de ficelles qui les tenaient attachées; elles étaient au service de tous ceux que la soif gagnait, et que l'on envoyait près de moi.

L'Empereur qui n'avait jamais un instant de repos, passait au galop sur son petit cheval gris, et dès qu'on l'apercevait, de loin, on mettait le schako sur les bayonnettes, et un *vival* spontané sur toute la ligne se faisait entendre: il saluait d'un geste de la main.

Le troisième jour, on fut obligé de camper au milieu d'une forêt où nous restâmes trois

de soleil, cet intérieur rustique.

Aujourd'hui la maison joyeuse, dans une rue du bourg, a été échangée contre la mesure isolée, sur la lisière du bois. A peine quelques faïences égayent encore le vaisselier. Dans le berceau on gazouille toujours. Dans le lit on ne dort plus guère. Le coucou chante chez le revendeur. Pour savoir où elle en est de sa journée, quand le vent ne souffle pas du nord, il faut que Madeleine se lève et vienne regarder de près la vieille montre qui tiquetaque, pendue à un clou, contre le chambranle de la cheminée.

Combien de fois Madeleine s'est-elle levée ce soir? Combien de fois est-elle venue regarder de près la vieille montre?... Il est vrai qu'elle voit mal parce qu'elle pleure.

Des pas font craquer dehors la terre durcie par la gelée. La porte s'ouvre sous une main

jours, uniquement occupés à nettoyer l'armement et à blanchir la buffleterie, en attendant que des réparations à faire sur un pont soient achevées.

Ayant repris la route et marché quelques heures, nous descendîmes insensiblement, et après un détour de quelques minutes, on se vit comme par enchantement à l'entrée de Burghausen; une place sablée, en face de nous un palais d'architecture moderne, sur le balcon duquel Napoléon avec son état major nous vit défiler au son d'une bonne musique, quelques instants encore, nous traversâmes le Danube sur le pont nouvellement reconstruit.

Quelques hussards et chasseurs démontés dans des attaques d'avant garde, faisaient voir que l'ennemi se retirait, il nous tardait fort de nous mesurer avec lui.

Nous tenions les deux côtés de la route: le milieu l'était par la cavalerie, deux régiments de chasseurs, les deux de carabiniers, ensuite les 12 de cuirassiers par ordre de numéros, allant au trot. Que de fois ais-je vu de ces pauvres chevaux tomber de lassitude! on leur ôtait selles et brides, porte-manteaux, on les laissait sur place; ceux qui pouvaient se traîner sur les bords y paissaient l'herbe. *Ah!* me disais-je, « *ah! quel plaisir d'être soldat!* » c'est ainsi que nous cherchions à oublier nos peines.

En levant les yeux par hasard au moment que passait le 3<sup>e</sup> de cuirassiers, j'y reconnus dans le chef du premier escadron, M. Wetter de Porrentruy auquel je n'osai parler, souillé que j'étais par la sueur et la poussière.

Plus tard je sus que M. Triponez, Nicolas, mon condisciple, que j'avais vu officier naguère dans La Tour d'Auvergne, était maréchal des logis au 4<sup>e</sup> cuirassier, dont le prince Borghèse qui avait épousé Pauline sœur de Napoléon était colonel. Il n'avait pu rester dans ce corps à cause de sa mauvaise composition, tout oppo-

hative, rude. Simon entre, va droit à la cheminée, prend du bois, avive le feu, s'assied, tend ses mains vers la flamme: tout cela sans dire un mot ni à l'enfant qui dort ni à la femme qui soupire.

Au bout d'un moment, c'est elle qui parle, la pauvre!.

— Simon, as-tu soupe?

— Non.

— Veux-tu manger?

— Oui, et tout de suite. Je suis pressé.

Elle enlève l'abat-jour de la petite lampe de fer et prépare de quoi tremper une soupe. Malgré l'avis donné, elle se meut lentement, machinalement, comme ces automates qui vont, poussés par une force dont ils n'ont pas conscience. Elle met un couvert, pose auprès quelques restes de viande, puis la soupière fumante.

sée au nom glorieux qu'il portait.

Dès l'aurore on décampait. Un certain jour que nous étions sur une route interminable, et que la faim me tourmentait, le soldat devant moi avait un morceau de pain lié par la courroie de son havre-sac ; je souffrais le supplice de Tantale. Je lui montre une pièce de 20 c. en le priant de me le vendre, il me refusa nettement, alors je m'empare d'un bidon, quitte mon rang, en doublant le pas je parvins à la limite de l'horizon, je jette la vue autour de moi, et découvre un village où je me hâte d'arriver. Là, je tombé épuisé de fatigue, chez un boulanger auquel je demande dans son langage allemand, à manger du pain, quoique ce soit : il dit n'en avoir plus. J'avais posé une pièce de monnaie sur la table ; sa femme, naturellement plus sensible, va me chercher du lait et un bout de pain, sans vouloir rien accepter.

Dans la matinée de ce jour, nous atteignimes Landshut, ville qui possède une université ; la porte était criblée de balles et de boulets. Bon nombre de pontons étaient rangés sur les glaces, sur lesquels on voyait écrits en français, lettres blanches sur fond bleu, ces mots : *Passage du Rhin à Kehl ; Passage du Rhin à Neuf Brisach ; Passage du Rhin à Basle* ; 6000 Autrichiens désarmés étaient dans la rue ; un entr'autres, avait le bout de l'oreille percé à y passer le doigt.

On y fit une courte pause ; à l'extrémité est de cette ville, un horrible spectacle frappa nos regards ; des canonnières sur leurs pièces, hachés à coup de sabre, et nus comme la main !

Le corps d'armée du maréchal Davoust duc d'Auerstaedt venant du Hanovre débouchant en Bavière par Eckmühl, lui avait valu en ce beau fait d'armes la dignité de prince attaché à ce nom.

De Landshut, toute cette cavalerie sous le commandement d'Espagne et de St Germain généraux de division, est tournée sur Ratisbonne où un bataillon du 65<sup>e</sup> régiment se trouve cerné : c'est pour le dégager que le baron Quinette chargea à la tête du 5<sup>e</sup> de cuirassiers. On allait au pas accéléré, ne nous arrêtant que pour manger à la marmite que l'on portait à l'aide du canon de fusil, en y puisant par cuillerées ; arrivé à mi-chemin, on annonça la reddition de la ville et nous rétrogradâmes. Minuit sonnait, que nous étions encore au milieu de Landshut parmi un grand encombrement. Je dormais debout ! Ce n'est qu'à la pointe du jour que nous pûmes en sortir. Hors des murs, nous grimions un coteau par un sentier rapide sur la gauche, un ruisseau découlait à côté de nous, on courait s'y désaltérer. Y ayant aperçu à quelque distance un Autrichien le nez dedans, sans vie, c'en fut assez pour me guérir de la soif.

Dans la soirée de ce jour 23 avril, on me mit à la garde du camp devant Braunau, ville de Bavière entourée des palissades faites dans la campagne de l'an XIV, pour avoir été sur-

Simon s'approche et mange, toujours sombre, toujours muet. Enfin il respire bruyamment et, à demi-voix :

— Quel temps ! déjà sept degrés de froid ! et une bise !

La femme, qui traversait la chambre, se retourne.

— Pourquoi sors-tu, alors ? au risque de prendre la mort. Tu ne peux donc pas, ce soir, rester tranquille chez toi ?

— Il faut du pain.

— Il y a d'autres manières d'en gagner.

Il ne répond pas. Le silence glace de nouveau la scène.

Madeleine s'est rassise. Elle a replacé l'abat-jour et repris sur ses genoux un tricot blanc comme un nuage d'avril. Ses aiguilles s'agitent, rapides. Elle aussi sait qu'il faut du pain.

pris dans les besoins naturels près du factionnaire pendant l'obscurité. Il fut relevé et moi je dus prendre sa place. Par un beau clair de lune, je répétais ces couplets :

« Allez, volez, zéphirs joyeux  
Portez mes chants vers ma chérie  
Dites que je veille en ces lieux (bis)  
Pour la gloire et pour ma patrie.

Jusqu'à-là, aucune occasion favorable ne s'était présentée pour répondre dignement à la protection bienveillante de l'une de nos plus hautes célébrités, en me recommandant spécialement au colonel.

Le lendemain, nous voilà d'assez bonne heure devant Neumark fortifié, et que les Autrichiens voulaient défendre, on prévoyait une chaude affaire.

C'est en ce lieu mémorable, qu'on éprouve les pierres à feu. Le colonel, par une touchante allocution, sut émouvoir le cœur de ses soldats, rappelant aux anciens leurs prouesses sous Lecourbe général de division, son beau frère, au temps de la République.

Nous étions en face d'un corps de 25000 Autrichiens sous les ordres des archiducs Jean et Louis.

Le 1<sup>er</sup> bataillon, commandé par M. Simon gagne la plaine.

Le 2<sup>e</sup> par M. Mazan, et le 3<sup>e</sup> par M. Nazal, ado-sés à une forêt de sapins. Le feu commence. Bientôt les arbres sont brisés, et menacent de nous écraser par leur chute ; l'un deux coupe les pieds de devant du cheval de M. Mazan, qui fort heureusement n'est pas atteint. Il se relève et voyant qu'il y aurait trop de témérité à rester, ordonne une retraite qui nous fit descendre du monticule au bas duquel un bras du Danube semble nous intercepter le passage. Cet obstacle ne nous déconcerte pas ; on fit choix des meilleurs ragueurs qu'on place aux ailes du bataillon rangé sur une seule ligne, le centre se tenant par dessous les bras, on franchit le fleuve, et on arrive sur l'autre bord sans accident.

Etant dans le voisinage d'une église, on va droit au cimetière y prendre les cercueils laissés intacts sur les fosses, selon une antique coutume dans toute l'Allemagne, pour les brûler et nous sécher.

On revint dans l'après midi reprendre position, à portée de soutenir au besoin le 1<sup>er</sup> bataillon engagé dès le matin du 24 avril.

Etant au repos près d'une belle forêt de haute futaie, des sons de cor retentissent à mes oreilles, sonnant un air bien connu, (*les vendanges de Bourgogne*) je porte la vue de ce côté, j'aperçois un assez bel homme en veste longue de chasseur, drap gris, casquette bombée à visière, un cordon vert en sautoir. L'idée que ce ne pouvait être qu'un espion chargé de donner des signaux, me vint à l'esprit. Je dis à quatre recrues de me suivre ; j'en fais passer deux, bayonnettes en mains, sur les derrières, et à l'aide des deux autres je vais appréhender mon

Il avait dit : « Je suis pressé. » Il demeure pourtant, accoudé sur la table, la tête appuyée sur ses poings fermés.

Enfin le voilà ranimé, réchauffé. Sans même demander à sa femme de dissiper la pénombre dans laquelle la chambre est retombée, il ouvre un placard, repousse quelques vêtements et tire de cette cachette un fusil, une poire à poudre, du plomb. Puis, tâtonnant, il cherche à droite, à gauche. Rien. Alors, d'un ton bourru :

— Où sont donc les balles ?

— Je les ai mises sur la planche.

La lampe jette-t-elle une lueur plus vive ? Un reflet plus crayeux sort-il de la muraille nue ? ou une pâleur soudaine a-t-elle envahi le pauvre jeune visage dont le front commence à se rider ? Les lèvres mêmes de Madeleine ont blanchi.

individu au collet, sans qu'il fit la moindre résistance. En le menant du côté du côté du camp je vis venir de loin un parc d'artillerie à la tête duquel était un officier général ; j'attendis un peu et quand nous fûmes à proximité, je lui présentai ma capture. Il me dit de le conduire au quartier général. Je reconnus M. le baron d'Hastrel, commandant du huit Rhin. Comme on manquait de cordes, il s'échappa dans le fourré ; je lâchai aussitôt la détente sur lui, mais il disparu comme une ombre chinoise.

M. Lantelme de Marseille, sergent major de la 1<sup>re</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon a eu le talon du pied gauche emporté ; il a été adjudant sous-officier et décoré, a obtenu un emploi dans l'administration des postes, dont M. le comte de Lavalette conseiller d'état était directeur général.

Le 1<sup>er</sup> mai, par une grande averse eut lieu dans la plaine d'Ens, une distribution de croix d'honneur par Napoléon en personne, qui fait appeler :

1<sup>o</sup> Capitaine Joly de la 1<sup>re</sup> du 2<sup>e</sup> du 37<sup>me</sup>

« Je suis content de vos services, lui dit l'Empereur, vous avez le maximum de la solde de retraite, non ce après les émoluments attachés à la croix.

— « Sire, (sur un ton nazillard) Je désire finir cette campagne.

— Vous aurez de plus une perception dans les contributions directes à l'endroit qu'il vous plaira de vous retirer. »

En s'en retournant, il reçut le commandement d'un petit fort où il a été fait prisonnier faute de combattants ; il avait tout perdu : le prince Charles l'a amplement dédommagé.

2<sup>o</sup> Morio, Sylvain, dit Lapin, voltigeur du 2<sup>me</sup> bataillon.

— Vous êtes baron de l'empire avec 1200 de dotation sur le mont de Milan, et la croix. »

On a beau dire, quand le bonheur favorise quelqu'un, on n'y regarde pas de si près. Souvent c'est un cas exceptionnel qui y a la plus grande part. En voici la preuve :

Morio introduit six de ses camarades déterminés, s'était introduit dans le chemin couvert au siège de Stralsund sous la direction du maréchal Brune, et était parvenu, au milieu de la nuit sur la place d'armes en criant : « à moi le 37<sup>e</sup> ! Le poste des Suédois surpris, crut en effet que le régiment le suivait, et la ville capitula.

C'est cependant un verre de rogomme qui a opéré ce haut trait de valeur ; car, de sang froid, qui aurait osé l'exécuter ? Il est bon d'être brave. J'ai reconnu en lui l'un de ceux qui avaient logé chez nous jadis, à Porrentruy. On doit comprendre la différence qu'il y a entre la vraie bravoure, celui qui affronte la mort et le téméraire qui s'y expose étourdiment sans sujet plausible.

Nous voici avec Napoléon le 3 mai au som-

— Tu emportes encore des balles Tu te feras prendre avec de pareils coups de feu.

— Il y a un chevreuil dans le bois.

— Qui te l'a dit ?

— Quelqu'un qui le sait.

— Sans doute celui qui sait tant de choses.

— S'il en sait beaucoup, c'est tant mieux pour lui.

— Ce serait tant mieux pour lui s'il n'en savait que de bonnes.

— N'est-ce pas ? Franck devrait te demander tes avis.

— Il n'avait pas besoin de te donner les siens.

— Un homme qui m'a éclairé...

— Qui a ruiné notre pauvre vie ! qui t'a arraché à ton travail !

(La suite prochainement).

met d'une haute montagne. Il était à cheval vis-à-vis de moi, de sorte qu'il m'était bien facile d'observer tous ses mouvements; l'horizon devint tout à coup rouge, une odeur méphitique sulfureuse se faisait sentir. Il demande la carte géographique qu'il déploie, et après avoir jeté un coup d'œil; dit: « C'est Ebersberg en flammes, mon fou de Claparède qui en fait des siennes! vite colonel, au secours, tâchez d'être là dans une heure ». On nous lance au pas de course, et bientôt nous arrivions dans le faubourg.

L'incendie faisait des progrès rapides, les portes en fer de la ville fermées, un bataillon du 24<sup>e</sup> d'infanterie légère, ne pouvant ni avancer ni reculer, y avait été grillé en entier; on voyait les corps des carabiniers réduits à la longueur du bras.

Comme de coutume, j'étais en souci pour notre subsistance incertaine; me trouvant devant un toit à porcs, un grognement semble m'inviter, j'ouvre et vois une bête de grosse stature que je me hâte d'abattre à l'aide de la bayonnette, non sans peine. J'en détache une cuisse que je fais cuire aussitôt; j'en régalaï notre capitaine, les lieutenants, sous-lieutenant et le sergent-major surtout, à qui cette marque d'attention de ma part, fit grand plaisir.

À Wels, bourgade où à peine entré, toujours à la recherche de vivres, M. Roux de Châlons sergent fourrier de la compagnie me prévint que le lieu était au pillage pendant deux heures, pour punir ses habitants révoltés. Entré dans une maison où était une boutique de mercerie, ayant visité partout sans rien trouver, j'ouvre des tiroirs renfermant des papiers que je crus sans importance. Je me trompais, c'étaient des valeurs que je ne connaissais pas; je n'emportai que quelques ciseaux, peignes, couteaux dont je fis bon usage par la suite, comme on le verra.

Nous sommes maintenant dans la basse Autriche à Melk, ville qui a une abbaye en renom pour ses vins du cru. Les caves entourent l'enceinte et sont abondamment pourvues. L'Empereur donna l'ordre d'en livrer un litre par homme, ce qui eut lieu.

Entrés le soir dans St Pölten par un temps affreux, passant seul dans la rue, j'entends une conversation d'un rez-de-chaussée où j'entre; des soldats étaient attablés et en train de vider une bouteille, je leur dis sans les déranger, de me donner un peu de chandelle, que j'obtins de suite, car ils avaient fini; elle me sert dans mes perquisitions, sans résultat; je descends à la cave, et là je sens mes pieds porter sur une planche que je soulève; elle couvrait une fosse remplie d'assez grande quantité de légumes de toute espèce. Comment faire pour les emporter? des choux, des raves, des carottes.... Je me souvins d'avoir vu dans l'une des chambres du haut, une paire de rideaux de lit, j'y monte et les détache; ils étaient de cramoisi neuf. C'aurait été dommage dans toute autre occasion, mais nécessité n'a pas de loi! Je retourne à mon butin, je pose un rideau à terre, y place tout ce qu'il m'est possible de porter, note les deux bouts, en les joignant ensemble, laissant une ouverture assez large pour pouvoir y passer la tête, j'essaie de soulever mon fardeau, et par un effort léger, quoique la charge ait été comparable à celle d'un fort baudet, je m'en vais rejoindre le camp près d'une demi-lieue de là, guidé par les tambours qui battaient la marche de nuit. J'arrive enfin comblé des bénédictions de tous, car sans ma prévision on se serait couché sans souper.

Pour en finir sur cet article, je citerai encore cet épisode.

Un jour de mes exploits, allant à l'aventure, je m'arrête à une ferme, où entré dans une chambre toute démeublée, j'y vis des pauvres femmes assises près d'une mauvaise table, avec

leurs petits enfants sur leurs genoux, leur donnant du lait sans pain. Je me retirai; j'étais déjà à quelques pas lorsqu'un paysan m'appelle pour me dire dans son idiome que je comprenais, qu'il existait un veau à l'écurie, qu'il se chargeait de me livrer, dont la porte était bouchée par des bottes de paille qu'il se dépêchait d'ôter. Je pris ce veau: quand il fut las de marcher, je le portai sur mes épaules, il nous fut encore de ressource.

L'on voyait au loin des processions: on distinguait les dignes prêtres, les bannières, les fidèles récitant les litanies des saints. Mon cœur était navré de la détresse de ces pauvres gens!

J'avais la manie de poser mon fusil en dehors des habitations, et en le reprenant, j'en trouvais un autre; une fois je découvris le mien entre les mains d'un caporal du 67<sup>e</sup> qui formait la brigade avec nous. Mon sergent-major prévenu, m'accompagna pour me le faire restituer.

Mon frère, ainsi que le jeune Vermesse, accablés de fatigue, restèrent dans des baraques: nous approchions de la capitale de l'Autriche.

(A suivre.)

## Aux champs

### Hersages

L'opération du hersage a dans une culture beaucoup d'importance. Elle paraît cependant secondaire, mais là encore il ne faut pas se fier aux apparences. Le but du hersage est complexe: non seulement il est fait pour ameublir la surface des terres labourées, mais aussi pour extirper certaines plantes vivaces, pour recouvrir de terre les graines de semence, pour faciliter le tallement des céréales, etc.

Dans la petite culture on n'emploie guère que les herses à un seul animal. Dans la grande, on attelle parfois deux animaux à la herse, spécialement construite et dont le rôle consiste surtout à émietter et briser les mottes qu'on voit à la surface des sols argileux ou calcaires, à niveler ou égaliser des champs mal labourés, ou enfin à recouvrir de terre de grosses semences telles que celles de blé, d'avoine, de pois gris, de vesces, etc.

\*\*\*

Le nombre des hersages et la façon de faire ces hersages varient un peu avec la nature des champs ou avec leur état, comme avec le but principal du hersage donné. Généralement on n'en fait pas moins de deux.

Il ne faut pas croire que, pour qu'un hersage soit bon, il suffit de passer la herse sur le champ, au hasard, et au petit bonheur, selon l'expression courante. Non, la pratique demande au contraire une attention soutenue. C'est ainsi que, lorsque le champ sera beaucoup plus long que large, on devra faire le premier hersage dans le sens de la longueur de la pièce de terre; le second sera fait alors dans le sens de la largeur, c'est-à-dire transversalement au premier.

Si l'on a à choisir une herse, il faudra toujours en prendre une dont les dents sont un peu inclinées relativement à la charpente de bois qui les soutient. Cette disposition a, en effet, un avantage que l'on va comprendre. Parfois il peut arriver que l'on ait intérêt à herser légèrement; d'autres fois, au contraire, il vaut mieux un hersage très énergique. Avec cette sorte d'instrument on peut très bien faire les

deux. En effet, pour un hersage superficiel on tournera la herse de façon que l'inclinaison des dents soit contraire à la direction, c'est-à-dire que les pointes soient tournées du côté opposé, et on herse alors en *décrochant*.

La disposition contraire provoque un effet entièrement opposé. Les dents en avant font que l'opération est beaucoup plus énergique; on herse alors en *accrochant*.

\*\*\*

Il arrive que sur certaines terres argilo-calcaires ou argileuses, la herse, si elle est trop légère, danse et sautille derrière les animaux qui la traînent, et dans ce cas elle remplit très mal le rôle auquel elle est destinée. Pour remédier un peu à cet inconvénient on allonge les traits qui attachent la herse aux animaux puis on place à la portée postérieure de la herse quelques grosses pierres.

Lorsque les hersages ont pour but d'enlever les mauvaises herbes ou racines qui rampent à la surface du champ, il faut que le conducteur se tienne derrière l'instrument et qu'il saisisse une corde attachée à un de ses angles. Les racines et les herbes ne tardent pas en effet à s'amasser entre les dents et alors l'instrument ne peut plus bien fonctionner, glisse en quelque sorte sur le sol où, pour employer une expression usuelle, *bourre*.

\*\*\*

Il est certains terrains qui sont fort difficiles à herser. Ainsi, par exemple, de petites planches ou de petits champs convexes comme on en voit parfois ne pourront jamais être bien hersés avec une herse plane. Il en faut deux, accouplées, qui peuvent se pencher d'un côté et de l'autre. Mieux encore, il faudrait avoir, pour bien réussir cette opération, un herse courbe.

Quand un terrain à herser est fortement incliné, l'opération devient encore difficile. On est obligé de herser perpendiculairement à la pente et non dans le sens de la longueur du champ. En ce cas encore faut-il maintenir la herse au moyen d'une solide corde pour qu'elle ne glisse pas de côté et d'autre.

Autant que possible on ne hersera pas une terre humide. Si la terre est détrempée il faut alors, de toute nécessité, s'abstenir de herser. Si l'on sait bien se servir de la herse, on arrivera toujours à bien entretenir sa terre, quelque sécheresse qu'elle soit exposée à supporter.

Répetons que généralement il ne faut pas avoir peur de herser dans tous sens. On formera ainsi une *miette* à la surface du sol, miette qui sera précieuse, empêchant la trop rapide évaporation de l'humidité du sous-sol.

Le *rehersage* ne se fait guère que sur les céréales en terre forte. On doit l'éviter dans les terres légères. Mais dans les premières, pour les céréales, il a l'avantage de provoquer une végétation beaucoup plus vigoureuse. Pour le blé et l'avoine, si la terre est solide, on peut prendre la herse à dents de fer; pour l'orge il faudra se contenter de celle à dents de bois.

\*\*\*

C'est avec profit qu'on fera souvent au printemps un hersage sur les prairies naturelles, surtout lorsque l'hiver aura été doux et pluvieux. Ce temps en effet favorise la végétation des mousses qui seront détruites en grande partie par un hersage énergique. De plus, la végétation de la bonne herbe n'en sera que favorisée.

Comme règle générale, en résumé on peut